

Petits-bourgeois et philistins

FDP et Verts s'accusent mutuellement d'être des *Spieß*

Gérard Foussier*

» Alors que les deux grands partis, CDU et SPD, mènent le combat électoral en tête dans les sondages à quelques mois des élections au *Bundestag*, leurs potentiels alliés respectifs, FDP et Verts, se livrent à une bataille d'accusations réciproques sur leur véritable identité. Et chacun de voir en l'autre un rassemblement de *Spieß*. Pas facile à traduire, si l'on veut respecter l'origine du vocable.

*Spieß*er sind immer die anderen

FDP und Grüne werfen sich gegenseitig vor, *Spieß*er zu sein: wegen politischer Entscheidungen wie der des Rauchverbots in Gaststätten oder der „Herdprämie“, aber auch angesichts von Dreiteilern auf Parteitag – für den Autor Anlass, den *Spieß*er bzw. *Spießbürger* etymologisch zu erklären. Soziologen unterscheiden heute obrigkeitshörige und nippes-affine Alt-*Spieß*er von Neo-*Spieß*ern, die z. B. ihren Urlaub in Thailand verbringen. Red.

Spieß aujourd'hui, mise à part la broche du barbecue, c'est dans le langage militaire le juteux, l'adjudète – l'expression date seulement du début du 20^e siècle, lorsque le *Feldwebel*, ou si l'on préfère le maréchal des logis-chef, portait encore un sabre d'officier.

Les étudiants du 17^e siècle, hostiles aux bourgeois en armes, ont donné comme surnom à leurs ennemis déclarés le mot *Spießbürger*. Littéralement : le bourgeois portant une pique. Par simplicité de langage, à la fin du 19^e siècle, l'expression a été raccourcie et on n'a plus parlé que de *Spieß*er, vocable qui existe toujours aujourd'hui et qui désigne non pas celui qui embroche ou qui empale, mais celui qui est resté terre à terre et borné – un pauvre type.

Le *Spieß*er n'est que la forme contractée de *Spießbürger*. Le dictionnaire le présente comme quelqu'un de borné, qui ne vit que d'idées reçues et de stéréotypes. On aurait tendance à parler de petit-bourgeois, mais cela ne correspond pas vraiment à la réalité, surtout lorsqu'il s'agit d'une notion dont usent et abusent des formations politiques. Libéraux et écolos se présentent comme une alternative à ce conservatisme. En traitant l'adversaire de *Spieß*er, ils participent en fait à leur propre réévaluation. Pour comprendre l'ampleur de l'offense – car il s'agit bien d'une attaque verbale – il faut faire un retour de quelque sept ou huit siècles en arrière.

Spieß, la pique, le javelot, était une arme de jet, remplacée au 13^e siècle par l'épée du chevalier.

La traduction française qui se rapproche le plus de *Spießbürger* ou de *Spieß*er, au-delà du petit-bourgeois, ce serait plutôt philistin. Le mot est tiré de l'argot des étudiants allemands du 17^e siècle qui avaient cherché leur inspiration jusque dans les textes de l'Évangile. Les philistins étaient jadis hostiles au peuple élu de Dieu. Par extension, les soldats et les policiers allaient devenir les philistins modernes, hostiles aux étudiants qui se prenaient pour des élus et des privilégiés hors du commun. Dans le langage étudiant de l'époque, un *Philister* était donc – aux yeux des universitaires du moins – quelqu'un de peu perméable aux lettres, aux arts et aux nouveautés. Comme ces

* Gérard Foussier est rédacteur en chef de *Dokumente/Documents* et président du Bureau International de Liaison et de Documentation (B.I.L.D.).

philistins n'avaient souvent pour arme qu'une vulgaire pique en bois pour protester, les étudiants hautains ont préféré le mot *Spießbürger* au *Philister*, jugé en fin de compte trop intellectuel.

Et aujourd'hui ? Tout a commencé en Rhénanie du Nord/Westphalie avec une loi très restrictive contre les fumeurs (en fait une loi de protection des non-fumeurs) votée par la coalition rouge-verte de Düsseldorf – une loi qui traduirait, selon le FDP, le moralisme autoritaire des Verts, porte-parole d'une nouvelle petite-bourgeoisie allemande, hostile à la nicotine, aux alcools et au *fast-food*, souhaitant imposer une journée sans viande dans les cantines et interdire les sacs en plastique ainsi que les grillades publiques. Certes, ces revendications ne figurent pas dans les programmes politiques des Verts, mais ce sont eux qui lancent généralement les débats de société et qui refusent toute autre vision du sujet, ce qui traduirait cette étroitesse d'esprit, au centre de la définition d'un *Spießler*. Réponse, attendue, des Verts : s'il y a étroitesse d'esprit, c'est bien au FDP qu'elle est palpable, puisque les libéraux rejettent les requêtes des écolos. Pour le FDP, le libéralisme suppose la liberté ; pour les Verts, cette liberté s'arrête là où elle porte préjudice à autrui. Laura Kajetzke, sociologue de Marburg, auteur d'un ouvrage sur les « *figures sociales de la société contemporaine* » (*Sozialfiguren der Gegenwart*, chez Suhrkamp), résume ainsi la définition du *Spießler* dans le journal dominical *Welt am Sonntag* : « *quelqu'un de borné, peu enclin à accepter d'autres comportements que le sien* ».

Faute d'arguments supplémentaires, les deux partis ont changé leur fusil d'épaule et pris pour exemple la loi votée par le gouvernement chrétien-libéral d'Angela Merkel pour venir en aide aux mères de famille contraintes de quitter la vie active pour s'occuper de leurs enfants. Cette loi (*Betreuungsgeld*), voulue par la CSU, l'aile bavaroise très conservatrice de la CDU, ne traduirait rien d'autre que la volonté de maintenir les femmes au fourneau (d'où le sobriquet *Herdprämie*, prime au fourneau, donné par les adversaires du projet). Les libéraux y étaient hostiles, mais par souci de solidarité gouvernementale, ils ont donné leur accord. Si cette loi devait enfermer *de facto* les mères de famille dans un rôle traditionnel, cela correspon-

drait, affirme Laura Kajetzke, à la définition du *Spießler* qui ne tient pas compte des évolutions de la société. Faux, répondent les initiateurs de la loi qui font valoir que cette prime libère la femme en proie à des pressions de plus en plus fortes voulant que les mères de famille retrouvent le plus vite la vie active. Refuser cette facette du débat, c'est faire preuve d'une vision bornée de la mère au foyer, répond l'autre camp qui préfère néanmoins dénoncer une volonté de conformisme chez ces Verts qui se tutoient tous ou qui désormais enfilent leurs costumes trois pièces lors des congrès du parti.

Le débat aurait pu s'arrêter là, si le nouveau bourgmestre de Stuttgart, le Vert Fritz Kuhn, n'avait pas déclaré publiquement que la bourgeoisie des Verts n'avait rien à voir avec les petits-bourgeois qui accrochent une tête de cerf empaillée au-dessus de leur divan. Curieux de savoir qui aujourd'hui décore ainsi sa salle à manger, les libéraux pensent déceler dans cette affirmation du maire de Stuttgart la preuve que les Verts ne définissent les *Spießler* qu'en fonction de lointaines réalités dépassées, sans tenir compte de l'évolution des mentalités. Et les écolos répondent que les libéraux restent souvent campés sur des positions dogmatiques.

Les sociologues quant à eux font la différence entre les vieux et les modernes. Un *Alt-Spießler*, c'est un petit-bourgeois qui se plaît dans son petit monde à lui : un beau divan dans le salon avec des napperons en dentelles, des pots de géraniums en fleurs au balcon, un banc dans le jardin et de grands rideaux aux fenêtres pour ne pas se montrer au reste du globe. Un *Neo-Spießler*, c'est le même personnage, mais version 21^e siècle : il quitte son lopin de terre ou son trois pièces-cuisine pour passer des vacances en Thaïlande, il s'achète des lampes italiennes à des prix astronomiques et accroche des tableaux ultramodernes sur les murs de sa salle à manger. Il est certes aussi borné et fétichiste que son ancêtre, mais son respect de l'autorité ne se traduit plus par un garde-à-vous aussi inconditionnel que respectueux.

Dans ce (faux) débat sur la petite-bourgeoisie supposée des petits partis, l'électeur amusé par tant d'arguments contradictoires se contentera de ce constat provisoire : match nul.